

# LETTRE



# DU TOIT DU MONDE

NUMÉRO 32 • JANVIER 2021

## LE PHURBU "PRÉHISTORIQUE"

Par François Pannier

*« Nous voyons ce que nous croyons  
et pas seulement le contraire ;  
et pour changer ce que nous voyons  
il est parfois nécessaire de changer  
ce que nous croyons. »*

Jeremy Narby

Nous avons déjà évoqué, depuis fort longtemps et en différentes occasions, l'alignement de rDo-ring dont Georges de Roerich avait fait le relevé durant son voyage de cinq ans, qui commença le 6 mars 1925. Il est situé à proximité du lac Pangong, au Tibet occidental, à la frontière du Ladakh.

Cet alignement est composé de dix-huit rangs parallèles de pierres levées orientées est-ouest. L'extrémité occidentale de l'alignement est fermée par deux demi-cercles concentriques, d'un diamètre égal à sa largeur ; ils entourent trois rDo-ring précédés chacun d'une pierre plate que Georges de Roerich interpréta comme des autels.



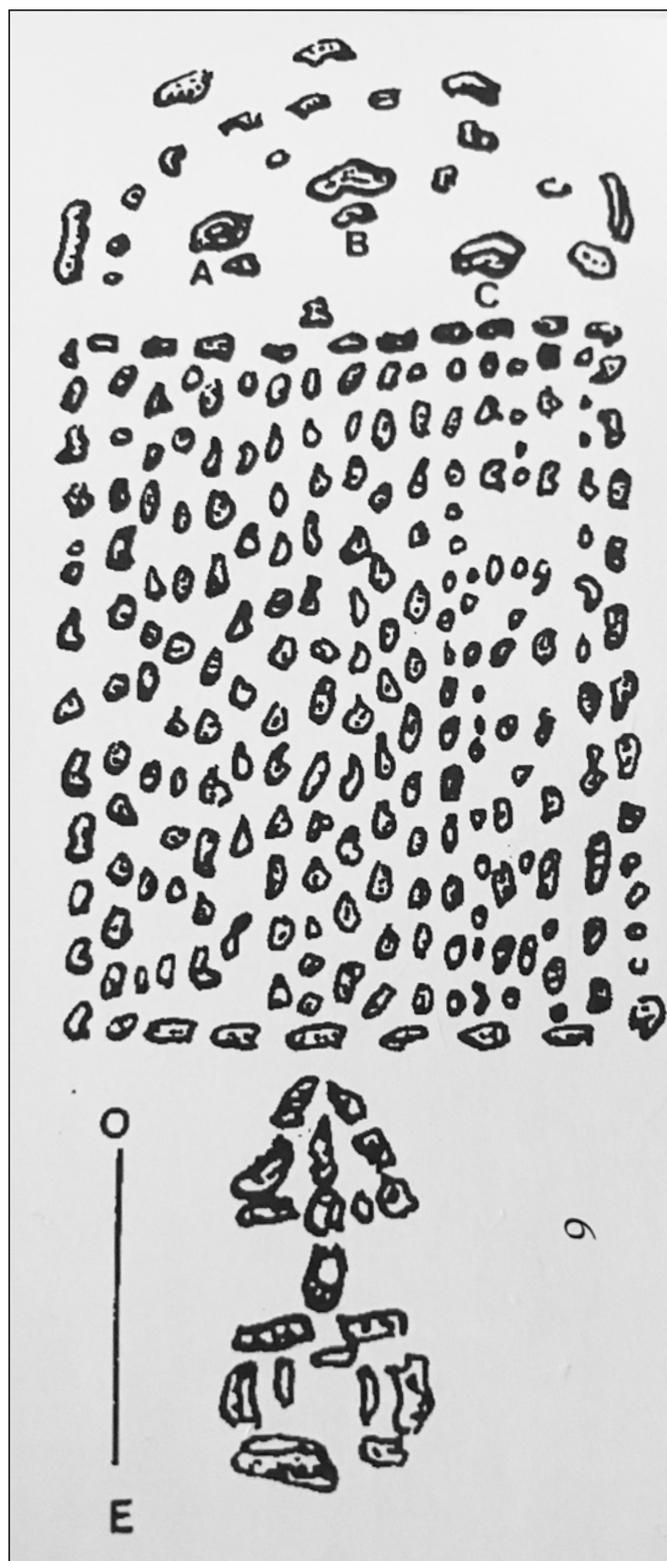
*Cromlechs et alignements enfouis sous le sable à Do-ring,  
au sud-ouest du lac Pangong.*

*Photo publiée Pl. XLIV dans "Sur les routes de l'Asie Centrale"  
de Georges de Roerich.*

C'est ainsi qu'Anne Chayet<sup>1</sup> le décrit. Sa description du site fait abstraction de l'extrémité à l'est, comme si le motif représenté lui posait problème et qu'elle avait préféré l'ignorer. Il y a en effet un ensemble de mégalithes que Georges de Roerich interprète comme une flèche. L'extrémité renflée de ce motif rend impossible le décochement d'une flèche ; et nous pouvons faire un rapprochement de ce motif avec la dague rituelle *phurbu*. Est-ce la raison qui a amené Anne Chayet à ne pas souhaiter traiter le sujet, car remettant en cause beaucoup d'écrits antérieurs ?

Le professeur John Vincent Bellezza a visité le site en 2004<sup>2</sup>. Il note une dégradation de celui-ci par rapport aux notes de Georges de Roerich. Cependant, il revient à plusieurs reprises sur le motif en forme de flèche, reprenant sa définition. Il écrit que les monuments mégalithiques de rDo-ring présentent une grande figure en forme de flèche disposée avec des dalles de pierre et située à l'extrémité orientale de l'alignement, avec sa pointe dans le prolongement. Il continue en précisant que la flèche est un symbole important dans l'ancien culte de la nature au Tibet, qu'elle est liée au culte du soleil et du feu céleste sous la forme de la foudre qu'elle symbolise ; et que la présence de cette figure indique que toute la structure était consacrée à un certain culte de la nature et très probablement à celui du soleil, dont la flèche est un symbole. Concernant les flèches de pierre, et relevant qu'aucune flèche n'a été trouvée sur les réseaux de piliers jusqu'à présent étudiés, il précise que cela contredit l'affirmation de Georges de Roerich, selon laquelle le symbolisme de la flèche doit être considéré comme le principal instrument d'interprétation de la fonction du site. Il nuance cependant en disant que cela ne signifie pas nécessairement que la flèche et son symbolisme ne figuraient pas dans les exercices cérémoniels effectués sur le site car, comme Georges de Roerich le faisait remarquer à juste titre, la flèche est un ancien objet rituel tibétain. On retrouve dans ce texte de John Vincent Bellezza avec la flèche symbole de la foudre tout ce qui se rapporte au *phurbu*. Nous maintenons donc que cette représentation n'est pas celle de la flèche, l'extrémité renflée du motif rendant impossible son décochement avec un arc, mais une représentation d'un objet rituel, prébouddhique, assimilable au *phurbu*.

Étant donné l'absence de tout document ancien, il est nécessaire d'étudier l'environnement pour en dégager le sens. Anne Chayet note que si la datation de cet alignement est incertaine, il s'inscrit cependant dans un déploiement commencé avec l'âge de bronze en Asie intérieure. Elle poursuit en précisant qu'une



Relevé dessiné par Georges de Roerich de l'alignement de Do-ring

étude préliminaire des pétroglyphes du Tibet occidental a donné l'esquisse d'un cadre général pour cette époque. Développant l'étude des pétroglyphes du Ladakh et du Zanskar, elle indique<sup>3</sup> que la chronologie établie va, avec quelques lacunes, du III<sup>e</sup> millénaire au V<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Les plus anciennes séquences se rattachent à l'âge de bronze au III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> millénaires avant notre ère. D'autres études plus récentes affinent ces datations, en particulier celles de Laurianne Bruneau.

Des liens avec la culture d'Okunevo, à travers l'étude de pétroglyphes de masques, sont par ailleurs constatés. La dalle avec la représentation d'un masque orné de cornes du cimetière Tchernovala de la première moitié du II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère<sup>4</sup> n'est pas sans rappeler la divinité à cornes de Mohenjo-daro dans la vallée de l'Indus. De plus, le fait qu'il soit encadré de ce qui semble être deux tridents, indiqués comme lances dans la notice du catalogue, permet d'envisager un tel rapprochement. Les cultures d'Okunevo et de Mohenjo-daro sont d'ailleurs contemporaines. Certains chercheurs situent la période de Mohenjo-daro de la fin du IV<sup>e</sup> millénaire au début du II<sup>e</sup> millénaire avant J.-C.

Nous nous trouvons face à une zone immense, centrée sur la Sibérie, incluant des cultures très diverses. Prenant la succession de la culture d'Afanasievo, Okunevo, datée de 3300-3200 à 2500-2400 avant notre ère, sera remplacée par la culture d'Andronovo, du bronze ancien, moyen et final, allant du XIX<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Mais les cultures de l'âge de cuivre ou de bronze dans cette région sont nombreuses et importantes, allant de celle de Sintachta à celle de Yamna qui s'étendit jusqu'à la mer Noire, centre par ailleurs d'un grand nombre de cultures particulièrement importantes. Des études génétiques sur l'haplogroupe<sup>5</sup> R1a (Y-ADN), bien que diversement interprétées, démontreraient que le peuplement de cette région daterait d'il y a environ 20 000 à 25 000 ans, aux alentours de l'Iran actuel, et que c'est il y a 7 000 à 6 000 ans qu'il s'est séparé de ses ancêtres européens communs. Le groupe Z93 domine aujourd'hui en Asie. Cette étude ne résout pas les problèmes qui font l'objet de cet article mais démontre l'importance de la diffusion en Asie de cette origine commune qui, fragmentée et dans des contextes différents, a engendré les cultures citées ci-dessus et les incidences sur le sujet qui nous intéresse.

L'alignement de rDo-ring est situé dans la région du mont Kailash et du lac Manasarovar où, jusqu'en 645, s'étendait l'empire Zhang Zhung, détruit à cette date par les Tibétains. C'est dans cette région que s'est constituée la religion Bon.



*Masque d'Okunevo*

Le professeur Rolf A. Stein<sup>6</sup> note qu'il ne faut pas négliger deux autres religions qui ont contribué à la civilisation tibétaine en dehors du bouddhisme : la première, le Bon, qui selon la tradition a précédé le bouddhisme, la seconde comprenant l'ensemble des notions et coutumes de la tradition indigène, ensemble religieux mais non organisé, sans église, ni dogme, ni prêtre et presque sans nom.

Il poursuit en écrivant :

« Les auteurs européens ont souvent confondu cette religion sans nom avec le Bon en les qualifiant tous deux de "primitifs". Les historiens tibétains y ont contribué dans la mesure où, pour eux, tout ce qui n'est pas bouddhiste est nécessairement barbare et démoniaque. Ils ont cependant conservé une dichotomie essentielle en distinguant entre la "religion des dieux" (*lha-chos*) et la "religion des hommes" (*mi-chos*). Par la première on entend, ou l'on a entendu successivement, tantôt le Bon, tantôt le bouddhisme, alors que la seconde désigne la tradition morale »<sup>7</sup>.

La constitution du Bon remonte suivant des sources mythiques à 23 000 ans, mais les sources écrites qui nous sont parvenues sont beaucoup plus récentes, issues de manuscrits fragmentaires trouvés à Touen-Houang. Ils font souvent référence à des lignées royales aux datations assez imprécises, où réalité et mythes se côtoient. Selon Samten G. Karmay<sup>8</sup>, « l'histoire commence avec la religion indigène (royauté divine, montagnes sacrées) où figuraient des prêtres bon-po et leurs rituels. Ceci au VI<sup>e</sup> ou VII<sup>e</sup> siècle. Puis au VII<sup>e</sup> siècle a lieu l'adaptation d'éléments étrangers. Enfin on arrive au Bon en position de force au VIII<sup>e</sup> siècle. Il est alors opposé au bouddhisme ».

Il ressort de ces documents qu'il est fait état de Shenrab Miwo, l'ancêtre divin des Bon-po<sup>9</sup>. Il est venu du Ta-zig (Iran) ou du Zhang Zhung<sup>10</sup> et David L. Snellgrove, cité par Rolf A. Stein, envisage que le Bon était présent au Tibet au VIII<sup>e</sup> siècle et peut-être même au VII<sup>e</sup> siècle.

Ces datations, basées sur les textes de Touen-Houang, ne nous éclairent guère sur l'ancienneté de la religion. D'autant plus qu'il semble y avoir eu controverse entre Rolf A. Stein et David L. Snellgrove sur le sens du terme « Bon-po ».

« Il souligne qu'il faut distinguer entre les *bon-po* des manuscrits de Touen-Houang, simples prêtres fonctionnaires, et les Bon-po fidèles de la secte ou école de ce nom (une "hérésie bouddhique" comme dit Snellgrove), tels qu'on les connaît plus tard ».<sup>11</sup>

Une série de peintures de sTon-pa-gchen-rab « Le Maître gChen-rab », vénéré dans la religion tibétaine Bon-po comme le vrai Bouddha de notre ère cosmique, fait partie des collections du musée Guimet et a été étudiée par Per Kværne<sup>12</sup>. Si cette étude raconte

l'histoire de ce personnage en douze peintures, elle est basée non sur une période historique mais dans un contexte mythique.

Il y a cependant des indices qui laisseraient supposer que c'est justement sur la base de la « religion des hommes » que cette religion structurée a évolué. L'arrivée du bouddhisme au Tibet a provoqué bon nombre de conflits, de rivalités. Chacune des deux religions, en ces périodes de progression ou de régression, a copié sans vergogne certains des rituels et traditions de l'autre, les dénigrant en faisant ressortir leurs aspects tendancieux, rendant parfois difficile de démêler le vrai du faux. Notre propos n'est pas de faire l'historique de cette religion. Nous pouvons cependant noter des situations qui pourraient éclairer cet article.

Le professeur Rolf A. Stein<sup>13</sup> fait une étrange citation concernant les Bon-po :

« On aurait alors invité un Bonpo "hérétique" (*mu-stegs*) appelé Azha, qui était originaire du pays de Gurnawatra situé à la frontière de l'Inde et du Tazig (Iran). La tradition généalogique du clan Che connaît d'ailleurs un roi Azha, qui descendait des rois de Tazig et de Turco-Mongols installés au Zhangzhung. L'origine d'une certaine spécialité bonpo se situerait donc, selon la tradition, au sud-ouest, dans des pays où convergent des influences de l'Inde et de l'Iran. Le Bonpo "hérétique" de Gurnawatra "proférait de sa bouche des révélations (prouvant sa) prescience, tout en volant au ciel... il découpait des pierres (aussi facilement qu') une carcasse d'animal ; il faisait des offrandes aux démons avec de la viande et de l'alcool". Le roi en fit son chapelain (*bla-mchod*) et lui conféra beaucoup de pouvoir en lui donnant comme insigne de ses fonctions un svastika en turquoise, une peau de tigre et une lame d'épée. Ce "Bonpo" a fort bien pu être un fakir ou un yogi. »

Ou un chaman, car il en présente un certain nombre de pouvoirs. Bien entendu, la mention de chaman renvoie à une fonction aux multiples facettes, mais celle de fakir ou de yogi aussi, et chaman nous semble mieux adaptée dans ce contexte.

Par ailleurs, la donation de la lame d'épée interpelle. Quel intérêt y aurait-il à donner à quelqu'un une lame d'épée plutôt que l'épée complète ? Ne faudrait-il pas plutôt interpréter cette lame d'épée comme un objet rituel de type *kila* ou, pourquoi pas, *phurbu*. A priori une lame seule ne présente aucune possibilité d'usage pour une épée. L'épée sacrée du Japon dérive de l'éclair. Les Tenka-Goken ou sabres célestes sont parés d'innombrables vertus et leurs exploits légendaires sont nombreux. Ils ont détruit ou neutralisé un grand nombre de démons. Mais c'est en fait la lame qui, forgée au cours de rituels précis,

leur donne ce pouvoir. Les autres éléments de l'arme ne sont qu'accessoires. L'épée du sacrificateur védique est le foudre d'Indra, ce qui l'identifie au *vajra*<sup>14</sup>. Ultérieurement, dans les *phurbus*, chamaniques ou lamaïques, c'est ce *vajra* d'Indra que nous retrouverons dans la partie centrale de l'objet. Sous d'autres cieux, en Indonésie, le *kris* est à la fois une arme et un objet, qui est considéré comme possédant des pouvoirs magiques.

Le professeur Rolf A. Stein d'ailleurs décrit un rituel de guérison<sup>15</sup> :

L'oracle étant mauvais :

« Le Bonpo étalait, au matin, un "tapis des dieux" et préparait un échafaudage de fils (*mdos*) en guise de rançon, ainsi que des figurines. Il entonnait un chant, faisait une offrande de prémices et offrait des excuses au "dieu de l'homme", des plaidoyers au "dieu du pays" et une rançon au "dieu guerrier". Il enfonçait un clou (ou une faucille épée) dans le "mauvais présage"... »

On constate que dans ce texte le clou peut être remplacé par une faucille épée qui reprend bien le terme de la lame d'épée. La faucille épée constitue une combinaison étrange qui doit s'appliquer à un objet précis. La faucille, objet agricole, et l'épée, objet guerrier, sont difficilement concevables pour constituer un objet rituel cohérent, surtout lié au clou. Il nous semble préférable de privilégier la mention de clou, ou *kila*, assimilable au *phurbu*. Sa fonction dans le cadre de ce rituel paraît évidente.

Lors de notre publication de 2007, dans l'article « Le *phurbu* et une hypothèse sur son origine<sup>16</sup> », nous avons reproduit un stupa en cristal de roche provenant du Pakistan de style Gandhara. Il avait d'ailleurs été reproduit antérieurement dans le catalogue « La danse des Morts »<sup>17</sup>. Il a par la suite été exposé au musée Guimet lors de l'exposition sur le Gandhara.

Dans son socle évidé, une boîte en or ronde au couvercle bombé avait été déposée. Elle contenait un certain nombre d'objets de consécration miniatures, essentiellement en cristal de roche. Une pièce représentait une hache et une autre une petite dague que nous avons tout lieu de penser représenter un *phurbu*. Nous verrons plus loin qu'à Gilgit le manuscrit le plus ancien consacré au rituel du *phurbu* a été trouvé dans un stupa, ce qui conforte ce que nous avons envisagé à l'époque.

Le professeur Rolf A. Stein<sup>18</sup> note que le rituel du *phurbu* aurait été importé de l'Inde, en se basant sur les traditions nyingmapa. C'est Padmasambhava qui l'aurait apporté (récit figurant dans un manuscrit de Touen-Houang – bibliographie n°206a) afin de pacifier le sol à l'occasion de la construction du monastère de



*Stupa en cristal de roche avec parements en or Gandhara*

Samye, qui avait été bloquée par les démons locaux. Padmasambhava est originaire de la vallée de Swat, au nord du Pakistan, voisine de Gilgit, de l'empire Zhang Zhung. Bien que les frontières de cet État soient mal délimitées, le Gilgit, entité géographique, en faisait manifestement partie et il n'est pas exclu que le Swat, à défaut d'y être inclus, ne pouvait pas ne pas en subir l'influence, aussi bien politique que religieuse. C'est peut-être à cette « capillarité continue », terme employé par Bernard Sergent<sup>19</sup>, qu'il faudrait attribuer cette influence.

Curieusement, ce serait ainsi, par un cheminement via le Népal, le Sikkim et le Bhoutan, que le *phurbu* serait parvenu au Tibet. On retrouve des traces de celui-ci dans les textes ; mais d'autres diffusions sont envisageables. C'est en effet lors de sa retraite dans la grotte de Yan-le-çod au Népal que, pour lutter contre les maléfices créés par le *klu* Gyon-po, Padmasambhava envoya des émissaires, Ji-la ji-sa et mChan-brag – dite fille d'un roi du Népal en Inde –, pour demander aux pandits un moyen pour y remédier. Ils rapportèrent le *phurbu* et les malheurs cessèrent.<sup>20</sup>

Dans la notice accompagnant la dague rituelle (*kila* ; *phurbu*) reproduite sous le numéro 112 dans le catalogue *Rituels tibétains : visions secrètes du V<sup>e</sup> Dalai Lama*<sup>21</sup>, il n'est fait état que des textes bouddhiques. Il y est cependant signalé la découverte, alors récente, dans un stupa de Gilgit d'un manuscrit sur feuilles de palme remontant au V<sup>e</sup> siècle, constituant ainsi le plus ancien texte consacré au rituel du *phurbu*. Cela nous ramène à Padmasambhava, originaire de cette région mais qui est probablement né dans le premier quart du VIII<sup>e</sup> siècle dans la vallée voisine de Swat. Donc ce rituel est antérieur à la diffusion qu'il en a faite.

Robert Beer<sup>22</sup>, qui relate cette découverte, note par ailleurs que les plus anciennes dagues sculptées en forme de déités ont été déterrées dans la région de Khotan, en Asie centrale. Il ne donne cependant aucune indication en ce qui concerne leur style et leur datation éventuelle. Khotan a été fondée par un groupe d'Indiens, au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., exilés par ordre de l'empereur Ashoka. Cela démontre cependant l'importance de la diffusion de la culture indienne et de son impact sur les objets, particulièrement rituels, dans le cas qui nous intéresse.

On a souvent le tort de considérer ces périodes et ces zones comme des mondes clos, alors que les contacts et les échanges y étaient nombreux. Bernard Sergent<sup>23</sup> en fait état en ce qui concerne, en particulier, la civilisation de l'Indus que nous reproduisons ci-dessous. Les exemples qu'il cite sont cependant beaucoup plus nombreux.

« La civilisation de l'Indus, encore appelée harappéenne, avait, de même que celle de Mésopotamie, des prolongements latéraux, des "antennes", si l'on peut dire, parfois très loin de ses bases situées sur l'Indus même : non seulement sur les marges occidentales de la plaine de l'Indus, en Béloutchistan (sites de Mehrgarh, de Nausharo), mais aussi sur le haut Indus, donc dans l'Himâlaya, ou encore sur les côtes de la mer d'Oman, à l'est comme à l'ouest du delta du grand fleuve ou, enfin, en pleine Asie centrale, au nord de l'Hindu-Kus. À l'Elam "extérieur" répond ainsi un Indus "extérieur", chacun allant effectivement, en quelque sorte, à la rencontre l'un de l'autre. »

L'étude sur les pétroglyphes du Ladakh et du Zanskar citée plus haut<sup>24</sup> illustre parfaitement ces rapports. Les auteurs signalent d'ailleurs que :

« À l'Âge de Bronze aux III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> millénaires, le Ladakh et le Zanskar, comme Gilgit et Hunza, sont donc totalement en rapport, sinon à rattacher au groupe de cultures de l'Âge de Bronze des steppes, ce qui est cohérent avec la distribution des mégalithes dans les steppes et au Tibet. Malheureusement l'archéologie de ces périodes est quasiment inexistante et hors d'état de préciser ce point. »

Cette absence nous empêche de pouvoir élargir notre recherche sur l'alignement de rDo-ring en pouvant le comparer à d'autres sites. Les mégalithes dressés étant souvent considérés comme des réceptacles d'énergies cosmiques, on peut se demander si cette représentation de ce que nous considérons comme un *phurbu* n'est pas un canalisateur de ces énergies dans un but religieux et/ou magique. Cet alignement dans une zone actuellement assez désertique – ce qui n'a peut-être pas toujours été le cas – a nécessité beaucoup d'intervenants. Sa fonction était donc particulièrement importante.

Son orientation est-ouest se retrouve dans d'autres configurations, comme à Carnac, ainsi que Georges de Roerich l'avait noté en faisant son relevé. C'est cependant une orientation qui est à rapprocher de la course du soleil que l'on retrouve dans de nombreux alignements. Le motif *phurbu* est typique de ce site. Il faudrait alors le considérer comme une évolution locale, une lente assimilation d'un rituel, peut-être issu de traditions chamaniques. Ce terme est souvent galvaudé, la définition étant un peu fourre-tout. Nous ne l'employons qu'à défaut d'un terme plus précis qu'il faudrait sans doute rapprocher de la « religion des hommes » (*mi-chos*) dont parle le professeur Rolf A. Stein. Ce serait alors, partant d'un rituel animiste, ce qui deviendra à la suite d'une lente évolution, passant par des phases diverses, les bases de la

religion Bon qui à ces stades n'a pas laissé, semble-t-il, de traces dans l'histoire mais qui n'est manifestement pas sortie du néant.

L'empire Zhang Zhung était important et certains de ses sites, comme le lac Manasarovar et le mont Kailash, ont été très tôt des lieux de pèlerinage importants. Il s'est donc développé dans cette zone des événements importants, aussi bien politiques que religieux. Entre l'Âge du bronze et la religion Bon, telle que les textes les plus anciens connus la définit, il s'est passé des millénaires. Une chose cependant ressort de ce qui précède : le *phurbu* est bien antérieur au bouddhisme tibétain et probablement aussi au Bon.

Le *phurbu* actuel des chamanes tamangs du Népal est-il la survivance de ces très anciennes traditions ? C'est possible et même, probablement, certain. Son iconographie, au contact du bouddhisme ou du Bon, a, quant à elle, probablement beaucoup évolué mais sa structure de base reste proche du motif de rDo-ring.

Les *phurbus* sculptés dans un contexte monastique conservaient le style correspondant aux normes de l'ordre monastique. La distinction est beaucoup plus délicate lorsque ceux-ci ont été sculptés par des artistes indépendants, qui pouvaient travailler pour des monastères ou des chamans. Les iconographies dans ce cas pouvaient être influencées par cette promiscuité. Nous ignorons tout de ces ateliers qui n'ont à notre connaissance jamais fait l'objet d'études, mais nous avons pu, dans le catalogue de l'exposition de 2007<sup>25</sup>, faire des rapprochements de différentes pièces issues manifestement du même atelier et dans certains cas de la même main.

Une poignée de *dhyangro* semble cependant échapper à cette influence religieuse. Bien qu'aucun test scientifique n'ait été effectué pour tenter d'avoir une idée de sa datation, nous aurions tendance à rapprocher celle-ci du *phurbu* reproduit **page 8, cliché A**.

De l'ancienne collection Martine et Léon Cligman, désormais au musée d'Art moderne de Fontevraud dans la Collection nationale Martine et Léon Cligman, cette poignée ci-contre surprend par son aspect épuré qui contraste beaucoup avec certaines pièces aux motifs souvent surchargés comme celle reproduite **page 8, cliché B**.

Bien que rien ne permette de le confirmer, en nous basant sur une longue expérience et l'examen de centaines de pièces, nous pensons qu'elle est vierge de tous les apports que l'on peut trouver par ailleurs. Dire qu'elle est originelle est cependant impossible, juste envisageable.



Collection  
Martine et  
Léon Cligman



**A**  
*Ce phurbu de  
 forme beaucoup  
 plus élancée  
 est cependant  
 intéressant par sa  
 datation<sup>26</sup>, qui se  
 situe au XIIe ou  
 XIIIe siècle.  
 Collection P.G.*



**B**  
*Poignée de dhyangro  
 Tamang  
 Collection P.E.B.*



**C**  
*La forme trapue  
 de ce phurbu est  
 très proche du  
 motif en pierre de  
 rDo-ring.  
 Collection P.G.*

## LES CHAMANS GRECS

Bien que le terme chaman ne soit pas utilisé à l'époque, au moins deux personnages semi-légendaires, ayant des caractéristiques des chamans, ont laissé des traces dans l'histoire, en particulier à travers les textes d'Hérodote né vers 485 avant notre ère. Il s'agit d'Abaris le Scythe et d'Aristée de Proconnèse. Aristée de Proconnèse<sup>27</sup>, poète voyageur qui vécut vers 600 avant J.-C., raconte dans un poème épique qu'en proie au délire apollinien il se vit transporté dans différentes régions, en particulier chez les Hyperboréens qui touchent à la mer. Il entra un jour dans la boutique d'un foulon à Proconnèse et y tomba mort. Le foulon alla informer la famille, mais un homme contredita la nouvelle du décès, déclarant avoir rencontré Aristée en route pour Cyzique et lui avoir parlé. Lorsque la famille se présenta à la maison du foulon pour enlever le corps celui-ci avait disparu. Il aurait reparu dans la ville six ans plus tard, composa l'épopée *Les Arismaspées* puis disparut de nouveau. Hérodote raconte que d'après des informations obtenues à Proconnèse, Aristée apparut de nouveau dans le pays et leur donna l'ordre d'élever un autel à Apollon. La Pythie de Delphes leur dit de suivre les ordres de l'apparition. Pour accompagner Apollon il avait pris la forme d'un corbeau.

Abaris le Scythe fut actif vers 568 avant J.-C.<sup>28</sup>, dieu ou héros d'un « peuple du nord » devenu pour les Grecs un thaumaturge. Il parcourut la terre sans jamais manger, portant la flèche d'or d'Apollon (celle avec laquelle il avait tué les Cyclopes et qu'il avait déposée dans son temple chez les Hyperboréens). Celle-ci était le symbole du vol magique : la légende le représentera plus tard volant sur elle à travers les airs. Se basant sur un texte de Hermann Frankel<sup>29</sup>, Walter Otto<sup>30</sup> note qu'Abaris n'a pas tant porté la flèche qu'il n'a été porté par elle à travers le monde. Ce qui nous ramène au vol des chamans chevauchant leurs tambours ou autres objets rituels.

Selon Platon<sup>31</sup>, en magicien, il lance des incantations. Karl Meuli<sup>32</sup> interprète ces deux personnages comme des chamans.

Ils sont très liés à Apollon et à son culte. On a vu que la Pythie de Delphes avait tranché concernant l'ordre de Proconnèse en sa faveur. L'importance d'Apollon dans ce contexte magique n'est pas sans intérêt. Comme beaucoup de dieux de l'Antiquité, ses origines ont plusieurs versions. Toutefois, ses origines hyperboréennes sont souvent avancées. À Delphes, sanctuaire panhellénique, la Pythie rendait une partie de l'année les oracles en son nom. Ceux-ci étaient rendus en alternance avec Dionysos, les dieux alternant suivant des cycles saisonniers.



*Apollon et le corbeau*  
Peinture de Pistoxénos  
Delphes - 460 av. J.C.



*Delphes*

Les liens et les points communs entre les deux dieux sont innombrables et parfois se superposent. Friedrich Nietzsche<sup>33</sup> note que le calendrier réglé sur l'ordre culturel delphique fut partagé entre Apollon et Dionysos et que celui-ci était son frère divin. Par ailleurs, lorsque Dionysos est démembré par les Titans, c'est Apollon qui le reconstitue pour l'inhumer. Plutarque<sup>34</sup> témoigne en outre du fait que Dionysos « a autant part à Delphes qu'Apollon ».

Lors de sa période de retraite<sup>35</sup>, Apollon s'en allait durant l'hiver, revenant au printemps, au pays des Hyperboréens, où à sa naissance les cygnes sacrés l'avaient transporté : pays de lumière, où le soleil ne se couche jamais. La zone où le jour polaire, parfois appelé *soleil de minuit*, se manifeste est en fait très large. Pendant longtemps, elle a été centrée sur la Scandinavie, géographiquement la plus proche de la Grèce. Cependant, lorsque l'on examine la zone où ce phénomène est constaté, on s'aperçoit qu'il déborde très largement de celle-ci. Le nord de l'Écosse, l'Islande, Saint-Pétersbourg, la Lettonie, la Lituanie, l'Estonie et la Finlande sont concernés, ainsi que toutes les côtes arctiques de la Russie, de la frontière finlandaise au détroit de Béring, soit le nord de la Sibérie, l'Alaska et le Groenland. Les Hyperboréens chevauchent donc une zone ayant encore une forte influence chamanique. Zone où les cygnes, véhicules d'Apollon, se retrouvent aussi bien dans les contes d'Andersen, *Les Cygnes sauvages*, que chez les populations de Sibérie, comme nous l'avons noté dans notre *Lettre* n°31, « Indra : le coucou et le soma ».

Apollon et sa sœur Artémis avaient arcs et flèches dans leurs attributs. C'est d'ailleurs conjointement, pour venger leur mère outragée par Niobé, qu'ils massacrèrent celle-ci et ses quatorze enfants à coups de flèches. Dans nos différentes recherches et publications, nous avons très souvent invoqué Dionysos. Ses liens avec Artémis ont d'ailleurs fait l'objet d'un article : « Étude sur la diffusion d'un type de masque entre la Grèce, l'Inde et le Japon »<sup>36</sup>. Nous y notions la promiscuité du temple d'Artémis Orthia à Sparte avec les masques conservés à proximité dans un édifice probablement consacré au théâtre, introduit dans la région par Dionysos. La flèche d'Apollon pouvait donc avoir un usage autre que profane, pour autant qu'un dieu puisse avoir un objet profane, donc rituel et magique.

La mythologie grecque regorge de dieux, de héros semi-divins, de devins ayant des pouvoirs assimilables à ceux des chamans, ce qu'ils étaient peut-être à l'origine avant d'être déifiés suivant des principes développés par Évhémère. Michaël Martin<sup>37</sup> note le cas d'Orphée descendant aux Enfers pour récupérer Eurydice, Hercule pour Alceste, le devin Tirésias...

Peter Kingsley<sup>38</sup> a une interprétation de la flèche d'Apollon utilisée par Abaris le Scythe et Aristée de Proconnèse. Celle-ci n'est pas sans intérêt et mérite d'être notée, mais avec circonspection. Nous n'oublions pas cependant cette citation d'Henri Poincaré que nous avons mise au début de notre *Lettre* n°25 : « En science, c'est avec la logique que nous prouvons et avec l'intuition que nous trouvons. » C'est également valable dans le cas présent et nous n'avons pas l'intention de nous déjuger.

Peter Kingsley fait mention de flèche à triple tranchant, avec trois arêtes surélevées allant de la hampe à la pointe utilisée par Abaris le Scythe et Aristée de Proconnèse en particulier pour se déplacer à grande vitesse. Il enchaîne avec une comparaison avec le *phurbu*, l'extrémité de celui-ci étant constituée d'une lame triangulaire dans la grande majorité des cas. On trouve une abondante production de flèches à tranchant transversal en pierre qui a fait l'objet d'une publication du docteur A. Cheynier<sup>39</sup>. Celui-ci note que ces pointes de flèches ont pu servir à d'autres usages qu'au tir à l'arc.

Le texte est ancien, mais Marcel Otte<sup>40</sup> nous confirme que pour « les têtes de flèches, certaines sont en effet purement symboliques, d'un extrême raffinement et d'une symétrie parfaite, totalement superflue ; donc à vocation esthétique évidente. La fonction rituelle et prestigieuse est démontrée par leurs associations aux sépultures ».

L'usage de la pierre pour des objets utilisés dans un cadre de rituel, possiblement de magie, n'est pas sans rappeler ce qu'avait écrit Mireille Helffer<sup>41</sup> sur l'origine du *vajra* d'Indra.

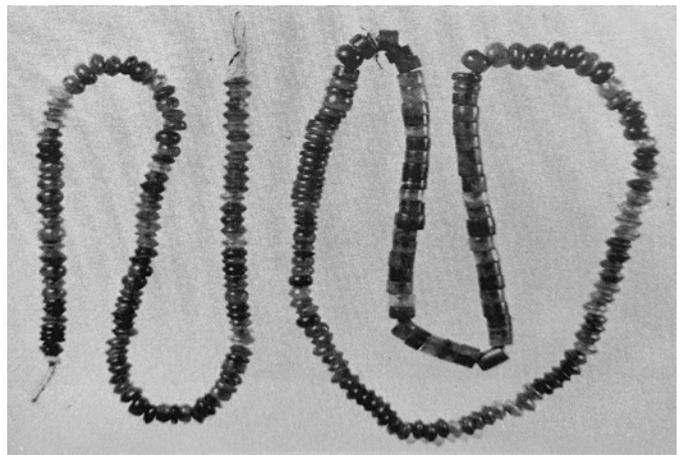
« Pour désigner le vajra, les Tibétains ont adopté la traduction *rdo-rje* (seigneur des pierres), qui fait référence à la solidité et à l'incorruptibilité du diamant. Les Occidentaux, pour leur part, y ont vu une espèce de sceptre rituel qu'ils ont rapproché du foudre de Jupiter d'où l'expression "foudre-diamant" qui apparaît dans de nombreux ouvrages en français. » Et si l'on va plus loin dans les rapprochements, nous nous trouvons avec deux dieux qui tuent un monstre ophidien. Apollon tue le serpent Python, avec sa flèche (en pierre ?) et a dû se purifier pour la souillure religieuse consécutive à ce meurtre. Indra tue le monstre ophidien Vtra qui bloquait les eaux avec son *vajra* (en pierre ?) et pour les mêmes raisons dut se purifier de cette souillure religieuse.

Deux hymnes en particulier font état du combat d'Indra contre les sorciers.

« O Indra abats les sorciers, homme ou femme, en les terrassant avec ta magie ! Que les êtres qui ont des racines pour divinité subissent les tourments, la nuque brisée ; puissent-ils ne pas voir le soleil se lever. »<sup>42</sup>

« Scrute en détail, observe ça et là ! ô Indra, ô Soma veillez tous les deux ! Lancez votre arme, votre pierre de jet, contre les démons, contre les sorciers ! »<sup>43</sup>

Les rapprochements, ainsi que nous l'avons souvent constaté, entre les dieux et mythes grecs, mayas et indiens, sont vraiment très intéressants et relèvent bien évidemment d'un fonds commun. Les éléments que nous venons de noter concernant l'ancienneté du *phurbu* doivent être mis en relation avec les périodes historiques que nous avons relevées. Les dates auxquels ont vécu les personnages sont souvent incertaines, mais globalement cela ne change rien au propos. Hérodote a vécu entre 480 et 425 avant J.-C., le Bouddha Shakyamuni entre 624 et 544 avant J.-C., c'est-à-dire qu'il était pratiquement contemporain d'Abaris le Scythe et d'Aristée de Proconnèse. On peut donc considérer que les événements dont fait état Hérodote n'ont pu influencer de quelque manière que ce soit les traditions tibétaines, préboudhiques ou bouddhiques.



*Chapelet de 108 perles  
Kourgane de Maikop  
(Caucase septentrional)*

## **CONCLUSION**

Les différents points que nous avons soulevés dans cet article nous amènent à considérer que le *phurbu* sous sa forme bouddhique est bien antérieur à ce qui a été écrit jusqu'à maintenant et qu'il est donc préboudhique : chamanique certainement. Le professeur Rolf A. Stein<sup>44</sup> préférait d'ailleurs le terme de non bouddhique à celui de préboudhique étant donné les incertitudes liées aux référents. Tout comme nous l'avons noté antérieurement, les objets archéologiques ou autres en Occident ont souvent été analysés, expliqués et référencés comme étant catholiques.<sup>45</sup>

Nous nous trouvons dans l'Himalaya avec des approches de même nature. Pendant longtemps, les chörten de l'ouest de la chaîne himalayenne ont été considérés comme bouddhiques.

Mireille Bénisti<sup>46</sup> avait déjà formulé des réserves qui se sont révélées exactes sur la base de la datation des pétroglyphes de la région.

Il est certain que les *phurbus* chamaniques, tels que les Tamangs, ont subi dans leur iconographie des influences extérieures, sans doute réciproques, mais cela ne remet pas en cause leur particularité originelle. Un autre type d'objet est utilisé dans les rituels bouddhiques, dont un reproduit en particulier dans les *Visions secrètes du V<sup>e</sup> Dalai Lama* : le rosaire (mala : *phreng-ba*)<sup>47</sup>. Il est constitué de 108 perles qui évoquent le nombre sacré et symbolique des 108 éléments cités par Françoise Pommaret dans la notice d'accompagnement. Ce nombre sacré se retrouve dans de nombreuses religions orientales. Dans le catalogue *L'Art russe des Scythes à nos jours*<sup>48</sup> figure dans la rubrique « Culture énéolithique du Caucase, Maikop » un chapelet de 108 perles en cornaline du III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère provenant du kourgane de Maikop (Caucase septentrional) – fouilles de Nikolai I. Veselovsky, 1897.

Si dans ce contexte sa fonction était probablement différente (magique ?), la constitution d'un rosaire de 108 perles n'est certainement pas le fruit du hasard. Plusieurs Tamang dont Uttan Bahadur Tamang, du village de Thulo Gaon dans le district de Kaurepalanchok ont plus de 108 perles à leur mala démontrant ainsi leur supériorité en tant que chaman Tamang sur les lamas bouddhiques. Aurore Laurent et Adrien Viel, qui m'en informent ont constaté en les comptant le véracité de ces dires

Ce nombre « 108 » n'est pas anodin, il laisse entrevoir des connaissances qui vont bien au-delà de ce qui a été écrit jusqu'à maintenant sur les rituels chamaniques. Nous n'en sommes plus aux chamans œuvrant pour les chasseurs afin qu'ils trouvent du gibier. Charles Stépanoff a fait évoluer les choses en ne se contentant pas de ce type de considération mais en les étudiant en fonction des découvertes archéologiques. Si l'on ne sait pas exactement quels étaient les tenants de ces savoirs – prêtres, magiciens, chamans –, ils semblent en tout cas être dépositaires de traditions extrêmement anciennes.

Les manques d'écrits sont une entrave importante pour ces études.

Certains rapprochements cependant, à défaut d'apporter une preuve, ne peuvent pas laisser indifférents. Au Paléolithique nous trouvons à Lascaux une peinture représentant « l'homme tué ». Un homme gît aux côtés d'un bison qu'il a manifestement blessé au cours d'une partie de chasse. Près de cet homme figure un bâton surmonté d'un oiseau.

Dans notre dernière *Lettre du Toit du Monde*<sup>49</sup> nous avons déjà relevé, dans un contexte plus récent, l'usage d'un objet surmonté d'un oiseau, le coucou en l'occurrence. Ce constat faisait suite à la publication de Charles Stépanoff<sup>50</sup> dans laquelle il faisait état de cet oiseau dans les rituels funéraires de Sibérie. Nous avons alors noté que Héra, la femme et sœur de Zeus, avait comme attribut un sceptre surmonté d'un coucou. Il se retrouve actuellement chez les Gurungs du Népal qui l'utilisent lors des rituels funéraires pour accompagner l'âme du mort dans l'au-delà. (*Photos ci-contre*)

La présence d'un tel objet à Lascaux à côté d'un homme mort et cet usage contemporain chez les Gurungs, à défaut de preuve justifiant son usage psychopompe dans un rituel funéraire, n'est cependant pas sans interpeller. Robert von Heine-Geldern avait préconisé l'étude des civilisations anciennes en les interprétant avec celle des civilisations dites « primitives ». Si par la suite certains rapprochements abusifs ont quelque peu décrédibilisé cette approche, nous avons, nous semble-t-il dans le cas présent, un exemple intéressant de l'intérêt de cette théorie.

C'est d'ailleurs l'approche qu'a eue le musée de Bibracte qui envoya en 2007 à Katmandou une équipe chargée d'étudier les contextes locaux népalais, en



*L'homme tué - Lascaux*



*Phurbu psychopompe Gurung .  
Collection I.H.*

particulier les crémations, afin d'analyser les vestiges de leurs rituels pour mieux interpréter les découvertes de leurs fouilles bourguignonnes.

Jean-Pierre Mohen<sup>51</sup> note par ailleurs l'intérêt particulier des Magdaléniens dans la seconde moitié du Paléolithique supérieur pour la vénération et la manipulation des crânes humains. Des coupelles avaient été créées à partir de calottes crâniennes.

À travers les textes qui subsistent, ceux d'Hérodote font état de l'usage par les Scythes des crânes de leurs ennemis comme coupe. Cet usage n'était certainement pas uniquement usuel mais entaché de magie. Nous retrouvons l'usage dans les rituels himalayens de la calotte crânienne sous forme de *kapala*. Il faudrait alors ajouter aux tenants du savoir cités plus haut les druides et autres ministres du culte. Sur d'aussi longues périodes, les usages et fonctions de ces objets ont dû évoluer, mais la perdurance de ces usages et traditions n'est pas anodine et démontre l'importance que les différentes populations ont donnée à ces objets. Il pourrait d'ailleurs être intéressant d'analyser et comparer l'évolution dans ce contexte de rDo-ring, suite au rapprochement fait par Georges de Roerich avec Carnac, avec les rituels pratiqués au cours des millénaires autour de cet alignement breton. Le sacerdoce des druides, probable une évolution du chamanisme, n'était peut-être pas très différent de celui que l'on peut supputer au Tibet occidental.

Depuis bien longtemps, l'alignement mégalithique de rDo-ring nous semble l'élément-clé permettant d'avoir un témoignage de l'origine du *phurbu*. Il est, à nos yeux, l'élément-clé relais de traditions peut-être mégalithiques, néolithiques ou énéolithiques liées au chamanisme, probablement son prolongement, dans un cadre structuré, évoluant à travers des religions orales dont nous ne savons rien mais qui sont perceptibles. Les dispositions anti-chamaniques<sup>52</sup> concernant son interdiction, sa persécution et sa suppression, comme la législation de Dzasakhtu Khan (1558-1582/1583) et les édits d'*Altan Khan* aux Tümet (1577-1578) nous privent d'une quantité d'informations. Cette répression se poursuivit ultérieurement d'une manière beaucoup plus sévère.

Jean-Paul Roux<sup>53</sup> note :

« Chez les Mongols septentrionaux, les Bouriates, où le bouddhisme semble être arrivé tard (guère avant 1712), et où les premiers monastères ne furent érigés que vers 1730, il fallut attendre le concile de 1819 pour que soit décidée une véritable répression. La persécution n'alla cependant pas jusqu'à infliger des peines capitales, mais les châtiments contre qui s'entêtait à conserver sa foi étaient sérieux. Non seulement on détruisait les statues et les instruments chamaniques (costumes, tambours, cannes), mais on faisait aux chamans des fumigations "avec de la crotte de chien" et on confisquait les chevaux et les moutons, ce qui revenait presque à une condamnation à mort. »



*Coupe préhistorique découverte dans la grotte de Gough en Angleterre*

Il y a eu rupture dans la transmission. Le chamanisme a très probablement continué à être pratiqué, mais clandestinement ; comme c'est encore le cas au Bhoutan. Les rares voyageurs ayant pu traverser le Tibet n'en purent rien voir. Il faut dire qu'ils étaient souvent beaucoup plus intéressés par le bouddhisme que par les traditions populaires, telle Alexandra David-Néel. Son évolution croise la religion Bon, dont la forme originelle est assez méconnue, les textes la concernant étant assez tardifs et contemporains de réformes et de luttes avec le bouddhisme triomphant. Nous pensons donc pouvoir affirmer en fonction de ce qui précède que le *phurbu* n'est pas d'origine bouddhique comme bien des textes l'assurent.

**NOTA :** nous nous sommes évertués, comme dans nos précédentes publications, de conserver les orthographes des auteurs dans leurs citations.

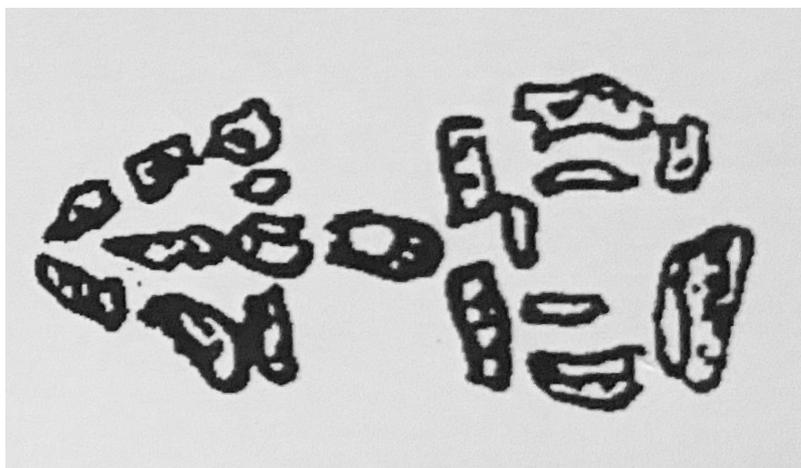
Cela ne rendant pas dans un certain nombre de cas la lecture de l'article très aisée, nous avons dérogé à cette règle et unifiant certaines orthographes, du *phurbu* ou de Zhang Zhung par exemple.

L'orthographe utilisé par Anne Chayet pour l'alignement mégalithique est rDo-ring. De Roerich l'écrit Do-ring ou Doring. Mais de Roerich précise par ailleurs que Do-ring signifie « longue pierre ».



*Phurbu.  
collection P.G.*

*La partie en pierre  
du « phurbu » de  
rDo-ring*



## NOTES

- 1 *Art et archéologie du Tibet*, Anne Chayet, Picard éd., 1994, p. 57.
- 2 *Antiquities of Zhang Zhung : A Comprehensive Inventory of Pre-Bouddhist Sites on the Tibetan Upland*, John Vincent Bellezza, Central University of tibetan studies – Sarnath - Varanasi, 2014.
- 3 Se basant sur les travaux de H.P. Francfort, D. Klodzinski, G Mascle, « Pétroglyphes archaïques du Ladakh et du Zanska » in *Arts asiatiques*, XLV, 1990, p. 5-27
- 4 Reproduit sous le numéro 124 p. 136 du catalogue *Avant les Scythes : préhistoire de l'art en Russie*, Grand Palais, Paris, 1979.
- 5 Un « haplogroupe » est un grand groupe d'haplotypes, qui sont des séries d'allèles situés dans des sites spécifiques dans un chromosome et qui sont définis par des mutations par polymorphisme nucléotidique singulier.
- 6 *La Civilisation tibétaine*, Rolf A. Stein, Le Sycomore, L'Asiathèque, 1962, p. 141. 7 *Ibidem*, p. 144.
- 8 « A general introduction to the History ans Doctrines of Bon » in *Memoirs of the Research Department of the Toyo Bunko* n° 33, Tokyo, 1975, p. 182.
- 9 *Les Religions du Tibet*, Marcelle Lalo, Presses universitaires de France, 1957, p. 9.
- 10 David Snellgrove cité par Rolf A. Stein, « La Religion indigène et les bon-po dans les manuscrits de Touen-Houang » in *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, tome 77, 1988, p. 33.
- 11 *Ibidem*, p. 28.
- 12 « Peintures tibétaines de la vie de sTon-pa-gçen-rab » in *Arts asiatiques*, tome XLI, 1986, p. 36.
- 13 *La Civilisation tibétaine*, Rolf A. Stein, Le Sycomore, L'Asiathèque, 1962, p. 201.
- 14 *Dictionnaire des symboles*, Jean Chevalier et Alain de Gheerbrant, Bouquins, Robert Laffont/Jupiter, 1982, p. 408.
- 15 *La Civilisation tibétaine*, Rolf A. Stein, Le Sycomore, L'Asiathèque, 1962, p. 209.
- 16 *Art chamanique népalais*, Galerie Le toit du Monde, 2007, p. 159.
- 17 Galerie Le Toit du Monde, éditions Findakly, 2004, et *Ghandharan Art : The world of the Buddha*, Isao Kurita, reproduit sous le numéro 796.
- 18 *La Civilisation tibétaine*, Rolf A. Stein, Le Sycomore, L'Asiathèque, 1962, p. 167.
- 19 *Genèse de l'Inde*, Bernard Sergent, Payot, 1997, p. 146.
- 20 « Le Lha-'dre bka'-than, Anne-Marie Blondeau in *Études tibétaines dédiées à la mémoire de Marcelle Lalou*, Maisonneuve, 1971, p. 31.
- 21 Catalogue de l'exposition du musée Guimet de novembre 2002, texte de Nathalie Bazin.
- 22 *Les Symboles du bouddhisme tibétain*, Robert Beer, Albin Michel, 2003, p. 161.
- 23 *Genèse de l'Inde*, Bernard Sergent, Payot, 1997, p. 103.
- 24 « Pétroglyphes archaïques du Ladakh et du Zanska » in *Arts asiatiques*, XLV, H.P. Francfort, D. Klodzinski, G Mascle, 1990, p. 5-27.
- 25 *Art chamanique népalais*, Galerie Le toit du Monde, 2007.
- 26 École polytechnique fédérale de Zurich du 28/05/2012 : « La probabilité que la date calibrée soit située entre 1166 cal. AD et 1265 cal. AD est de 95,4 % ».
- 27 Hérodote– Folio Classique page 364 - *L'Enquête*, livre IV, p. 13
- 28 *L'Enquête*, Hérodote, livre IV, renvoi 48, p. 532.
- 29 Hermann Ferdinand Fränkel – 1915 - Simia Rhodio, p. 35. University Michigan Library - 1915 -
- 30 *Les Dieux de la Grèce*, Walter Otto, Bibliothèque historique Payot, 1984, p. 81 et suivantes.
- 31 *Charmide*, Platon.
- 32 « Scythica » in *Hermès* 70, 1935, p. 137.
- 33 *La Vision dionysiaque du monde*, Friedrich Nietzsche, éditions Allia, 2005, p. 29.
- 34 « Traité de l'E de Delphes » (9,388 F) cité par Frédéric Ildefonse dans *Le Corps morcelé de Dionysos*, Ateliers d'anthropologie, 46/2019, Fables et chimères de la composition.
- 35 *Les Dieux de la Grèce*, Walter Otto, Bibliothèque historique Payot, 1984, p. 81.
- 36 *Lettre du Toit du Monde* n° 29, François Pannier, septembre 2019.
- 37 « Le matin des Hommes-Dieux : étude sur le chamanisme grec – I. Éléments chamaniques dans la mythologie grecque », Michaël Martin, in *Folia Electronica Classica* (Louvain-la-Neuve) n° 8, juillet-décembre 2004.
- 38 *A Story Waiting to Pierce you*, Peter Kingsley, Golden Sufi Center, 2010.
- 39 « Les flèches à tranchant transversal » in *Bulletin de la Société Préhistorique française*, tome 43, n°7-8, 1946, p. 208-211.
- 40 Email du 22/9/2020.
- 41 « Essai pour une typologie de la cloche tibétaine dril-bu », Mireille Helffer, in *Arts asiatiques*, tome XL, 1985, p. 53.
- 42 RV 7.104.24, cité par Patrick Moisson in *Les Dieux magiciens dans les Rig-Véda*, Arché Edidit, 1993.
- 43 *Ibidem*, RV 7.104.25.
- 44 « La religion indigène et les Bon-po dans les manuscrits de Touen-Houang » in *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, tome 77, 1988, p. 27.
- 45 « Les phurbus occidentaux » par François Pannier in *Lettre du Toit du Monde* n°26, septembre 2018.
- 46 « Étude sur le stupa dans l'Inde ancienne » in *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, tome 50, n° 1, 1960, p. 37-116.
- 47 *Rituels tibétains : visions secrètes du V<sup>e</sup> Dalai Lama*, catalogue de l'exposition au musée Guimet, n°86, 2002, p. 135.
- 48 *Trésors des musées soviétiques*, n°20, Grand Palais, octobre 1967.
- 49 « Indra, le coucou et le soma » par François Pannier in *Lettre du Toit du Monde* n°31, septembre 2020.
- 50 *Voyager dans l'invisible : techniques chamaniques de l'imagination*, Charles Stépanoff, Les Empêcheurs de penser en rond, La Découverte, 2019.
- 51 *Les Rites de l'au-delà*, Jean-Pierre Mohen, éditions Odile Jacob, 1995, p. 49.
- 52 *Les Religions du Tibet et de Mongolie*, G. Tucci et W. Heissig, Payot, 1973, p. 387.
- 53 *L'Asie centrale : histoire et civilisations*, Fayard, 1997, p. 394.

Remerciements :  
(par ordre alphabétique)

David Andolfatto  
Pierre-Emmanuel Bansard  
Bernard Barriquand  
Robert Beer  
John Vincent Bellezza  
Patrick Grimaud  
Bertrand Holsnyder  
Aurore Laurent  
Marcel Otte  
Frédéric Rond  
Christophe Roustan Delatour  
Adrien Viel

Relecture par Hélène Abdessadok

© Copyright photographies :

Bertrand Holsnyder : p.5 - p.7 - p.8 cliché B

Patrick Grimaud : p.8 clichés A et C - p.14

Frédéric Rond : p.12

© Copyright textes :

François Pannier



ASSOCIATION POUR LE RAYONNEMENT  
DES CULTURES HIMALAYENNES

Créée en 1990 - Régie par la loi de 1901

6, rue Visconti . 75006 Paris

Tél : 01.43.54.27.05

<https://www.himalaya-arch.com>

[contact@himalaya-arch.com](mailto:contact@himalaya-arch.com)

